La mémoire des pierres

Jacques Déom

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/857>

DOI : 10.4000/cmc.857

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 205-210

ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Jacques Déom, « La mémoire des pierres », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 7 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 30 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/857> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.857>

Note de lecture

La mémoire des pierres

Jacques Déom

Philippe Pierret, *Mémoires, mentalités religieuses, art funéraire : la partie juive du cimetière du Dieweg à Bruxelles, XIX^e-XX^e siècles*, Collection de la Revue des Études juives, Paris-Louvain, Peeters, 2005. 337 pages, 1 CD comprenant les illustrations.

Ils ont quitté le théâtre de la vie. Pourtant, ils n'entendent pas voir oublier le rôle qu'ils y ont tenu. Et, fût-ce de cette manière que l'on nomme précisément "lapidaire", ils tiennent à ce que leurs mérites, entendus selon le code social et moral en vigueur dans leur monde, soit rappelé à ceux qui, après eux, hanteront ce lieu qu'une métaphore hébraïque nomme "maison d'éternité" (*beth olam*) et que nous désignons communément sous celui de "cimetière". Peu de sociétés du passé ont échappé à cette volonté de laisser des traces de ceux qui furent vivants. Nos contemporains, pour leur part, semblent bien être à cet égard devenus plus sceptiques quant à l'opportunité de fournir à leurs descendants l'occasion de méditer sur le caractère éphémère de la vie des hommes ou de rendre un hommage pieux à ces êtres qui « se sont acquittés » – tel est le sens étymologique du mot « défunt » – de leur tâche d'exister. Ainsi, on laissera au philosophe et à l'anthropologue le soin d'interpréter la pratique de plus en plus fréquente de la crémation à notre époque, avec l'absence d'emphase – ou de visibilité – qu'elle impose à la mort. Car ce sont des mutations en profondeur dans la compréhension de la vie, de son sens pour l'individu et le collectif, qu'impliquent les rituels qui en marquent l'issue et les traces que l'on permet aux individus de laisser d'eux-mêmes.

Le souci de ramasser en quelque sorte en une poignée d'indications l'essentiel de ce que fut la vie d'une personne, dans sa réalité biographique, socio-économique et morale, et de les donner à voir dans une ultime mise en scène explique l'intérêt qu'il y a, pour l'historien des mentalités et des sociétés, à relever et interpréter l'ensemble des

données ainsi disponibles. Le champ du silence s'avère, pour qui sait lui prêter l'attention qu'il mérite, particulièrement disert et fournit une ample moisson d'informations de tous ordres à l'observateur attentif.

Né d'une thèse présentée à l'École pratique des Hautes Études à Paris et qui a valu à son auteur le doctorat en Histoire des religions et des systèmes de pensée, l'ouvrage ici évoqué en est la parfaite illustration. En s'attachant à l'examen de la partie juive du cimetière du Dieweg à Uccle (Bruxelles) en tant que « bibliothèque de pierre », ce travail d'épigraphiste enrichit sensiblement la connaissance que l'on peut avoir de la judaïcité de la capitale sur plus d'un siècle, puisque le *beth olam* (la partie juive) du Dieweg, ouvert en 1879, mais qui s'enrichit immédiatement suite à la translation de la plupart des sépultures juives du cimetière de Saint-Gilles (désaffecté en 1877), et qui constitue le plus vaste cimetière juif de Belgique pour le XIX^e siècle, fut désaffecté à la fin de la Seconde Guerre mondiale, donc antérieurement à l'impact des immigrations d'Europe centrale et orientale, avec ses vigoureux courants orthodoxe, communiste et sioniste. Mais par-delà sa contribution à l'histoire locale, ce sont d'importants matériaux à l'établissement d'une anthropologie de la mort dans le cadre du judaïsme qu'il apporte.

L'étude publiée se fonde sur l'examen de la plupart des 2.475 inscriptions que présente le site, reflet de la vie d'une communauté juive issue de quinze pays différents et s'exprimant sur la pierre en anglais, allemand, néerlandais, yiddish, mais surtout français et hébreu. Il a fallu les inventorier, les lire, les transcrire, les traduire, les photographier, les confronter enfin aux autres sources disponibles, avec les difficultés techniques et administratives que soulève immanquablement ce type de travail et dans la pleine conscience de sauver par là une source historique majeure que le classement ne suffit pas à préserver des intempéries et de la végétation. Leur contenu informatif a été introduit dans une base de données permettant les comparaisons avec des sites proches, tels les cimetières d'Arlon ou de Luxembourg et, plus lointainement, d'Alsace et de Lorraine, en vue d'en dégager notamment un tableau des mouvements migratoires, mais fournissant également un maximum de renseignements d'ordres historique, sociologique, épigraphique et artistique.

Après une présentation du cadre méthodologique de la recherche, l'ouvrage brosse dans un deuxième chapitre le contexte historique où vient s'insérer la réalité du Dieweg. Il évoque la place que tiennent, économiquement et socialement, les Juifs dans l'espace Belgique depuis le Moyen Âge et, plus essentiellement, dans le cadre de l'État belge nouvellement constitué. Ayant relevé les cimetières juifs anciens connus à Bruxelles et en province, l'ouvrage ne peut manquer d'évoquer la question de leur statut, et donc la polémique récurrente soulevée depuis la fin du XVIII^e siècle, avec un pic d'acrimonie dans les années 1860-1870, par la question de l'existence de cimetières confessionnels (juifs en l'occurrence).

Un chapitre substantiel du livre est ensuite consacré à la « Bible à ciel ouvert » qu'ouvre l'épithier du Dieweg. On y lit un examen méthodique du corpus, étudié selon une tripartition enfants-femmes-hommes et en fonction d'une périodisation en deux temps ayant pour axe l'année 1900. Pour chaque catégorie ainsi créée, on trouvera les données quantitatives pertinentes (notamment sur un plan démographique), la caractérisation proprement épigraphique, la description du type architectural porteur de l'épigraphe ainsi que le relevé critique des références bibliques attestées.

Les langues de l'épithier font l'objet d'un chapitre spécifique. Compte tenu de la très grande diversité de provenance des personnes inhumées (elles sont nées en Belgique ou dans les pays frontaliers – Pays-Bas, France, Allemagne –, mais aussi en Angleterre ou en Europe centrale, en Espagne, en Égypte ou aux États-Unis...), on ne peut manquer d'être frappé par la massive dominance du français, langue consistoriale, qui se place loin devant l'hébreu, langue sacrée traditionnelle. Celui-ci garde néanmoins dans l'usage funéraire – et de manière frappante dans la première décennie du XX^e siècle –, une place qu'il a dès longtemps perdu dans la pratique quotidienne des Juifs, fussent-ils pieux. L'ouvrage établit une corrélation entre la présence de la langue sacrée dans l'épigraphe et les options et tendances promues par les divers grands rabbins qui ont illustré le judaïsme belge dans la période considérée.

Deux chapitres sont ensuite consacrés respectivement aux enseignements de l'onomastique du Dieweg et à divers usages spécifiques de

l'écriture (abréviations, dates et *gematria*, références aux titres d'ouvrages bibliques et titulatures diverses).

Sous le titre « Les vivants et les morts », le chapitre 7 commence par camper les grandes dimensions de la problématique de la mort dans la tradition juive, tant sur le plan spéculatif que halachique et rituel. Ce fond philosophico-religieux trouve, comme toute pensée du judaïsme, ses racines dans la Bible, lue et interprétée par les Sages du Talmud et les philosophes du Moyen Âge. À aucun moment ne s'est dégagée une vision univoque et faisant autorité de l'au-delà et du salut de l'âme, même si, dans une perspective eschatologique jamais reniée, le dogme de la résurrection reste cardinal, comme la liturgie ne manque pas de le rappeler. Les perplexités propres à une piété juive moderne sont heureusement éclairées par l'analyse d'un rituel publié à Paris en 1848 et très diffusé, les *Prières d'un cœur israélite*, qui fournit plus qu'un contrepoint bienvenu à la lecture de l'épithaphier, puisque l'auteur a pu établir un rapport direct entre les sources de ce dernier et la section du rituel consacrée à des *Considérations édifiantes après que le malade a cessé de vivre* : le florilège de passages bibliques proposé par le rituel trouve de multiples échos sur la pierre du cimetière bruxellois. Cette compréhension de l'arrière-plan idéologique une fois assurée, on lira comme en préambule à la description sommaire de leur dernière demeure au Dieweg une série de portraits de personnalités communautaires établis à l'aide des archives disponibles.

L'épithaphier constitue le reflet fidèle de la mémoire collective, et comme l'abrégé de la vie et de l'éthique d'un judaïsme bruxellois au sein duquel prévaut « l'harmonie domestique – idéal de la vie familiale – et faisant de la maison un facteur essentiel de pérennité, où conscience et mode de vie sont en principe préservés » (p. 234). L'omniprésence de la Lettre biblique tutélaire pour dire la mémoire au plus près de la personne décédée ancre par ailleurs le corpus au cœur d'une « littérature située à mi-chemin entre une écriture folklorique et populaire d'une part, une écriture savante et liturgique d'autre part » (p. 233). Car certaines épithaphes hébraïques constituent de véritables exercices de style, avec références talmudiques ou kabbalistiques, ou avec rimes, par exemple...

L'étude méthodique des formes architecturales empruntées par l'art funéraire juif tel qu'il est représenté au Dieweg occupe le dernier

chapitre de l'ouvrage. Le site permet de vérifier le constat des historiens de l'art selon lequel, au XIX^e siècle, l'art funéraire juif poursuit la voie suivie depuis les origines, caractérisée par la persistance de la symbolique spécifique au judaïsme affectée de touches plus ou moins marquées dues à l'assimilation des styles en vogue dans le cimetière général, avec ce qu'elle connote de la culture d'accueil. L'aiguière des lévites, les mains jointes par les pouces des *cohanim* (deux fois plus fréquentes au XIX^e qu'au XX^e siècle), vont de pair avec les urnes, flambeaux et mains des époux, sans appartenance confessionnelle (le *Maguen David* apparaît curieusement après 1900). Ce qui vaut pour l'ornementation se vérifie pour les formes architecturales : les styles du cimetière général sont largement attestés. Pourtant, quelques îlots de la partie juive se singularisent par des sépultures plus traditionnelles (pierres-levées, dalles posées à même le sol). Ainsi passe-t-on de la *matsevah* traditionnelle de style alsacien dans les débuts à l'égyptomanie privilégiant chapelles et monuments quand commence le XX^e siècle. L'auteur propose une typologie de la partie juive du Dieweg, où caveau commun (au XIX^e siècle), galerie funéraire (au XX^e siècle), sarcophage, pierre-levée, stèle, colonne, cippe et obélisque, édicule, pierre plate et rocher bâtissent le « paysage funéraire ».

On renonce dans cette courte note à résumer les multiples glissements ou mutations qui, dans les images, dans les mots, dans les formes architecturales, et par conséquent dans les mentalités, trahissent l'évolution de la communauté qui repose au Dieweg. La méthode rigoureuse suivie par l'auteur permet de les repérer et de les dater pour chaque élément documentaire examiné. Il est particulièrement intéressant d'évaluer l'incidence plus ou moins directe sur eux des impulsions venues de l'*establishment* religieux. Dans un moment historique déterminé par l'impact de la société civile sur la structure familiale se traduisant en ordre principal par la baisse de la natalité, la multiplication des divorces et la plus grande fréquence du célibat volontaire, c'est la sociologie classique du judaïsme qui se trouve altérée. Et ce ne sont là que quelques linéaments du contexte des réformes libérales introduites à partir de 1834 par Eliakim Carmoly, premier grand rabbin de Belgique, et ultérieurement par Élie-Aristide Astruc (1866-1879), qui ne feront pas l'unanimité du

Consistoire et entraînent le raidissement conservateur enregistré sous Jacques-Henri Dreyfus (1880-1891). Il faut attendre Armand Bloch (1891-1923) pour qu'un équilibre dans la rigueur s'impose face à la désertion massive, corollaire de l'accès à la bourgeoisie de nombreux Juifs et de la laïcisation de l'enseignement. Tant dans son contenu que dans sa forme lithique, l'épithaphe oscille sans solution de continuité entre tradition et modernité sans enregistrer de rupture radicale au cours la période envisagée : réponse sans doute au vœu d'Astruc de voir le culte évoluer en douceur...

La somme de ces inflexions s'inscrit donc sans heurt dans la perspective d'un XIX^e siècle marqué par un processus général de sécularisation et d'intégration des Juifs, les poussant jusqu'à l'assimilation, à l'occasion sous forme de conversion, et réduisant en tout cas la pratique religieuse à la portion congrue : philanthropie, visite annuelle à la synagogue et... inhumation en terre juive. La volonté de maintenir cette dernière a su assurer la pérennité des usages funéraires en les remodelant dans les conditions nouvelles imposées par l'exigence constitutionnelle du cimetière non confessionnel : les responsables communautaires ont, dans un contexte ardemment polémique, ménagé dans différents cimetières bruxellois des concessions à perpétuité.

L'étude établit l'inexorable processus d'oubli des origines, jusqu'à la rupture avec le judaïsme que connaissent les familles d'origine hollandaise, allemande, anglaise et française qui constituaient le substrat de la communauté inhumée au Dieweg. Il faudra, pour revitaliser cette communauté et lui éviter l'extinction qu'a connue dès la fin du XIX^e siècle celle de Namur, par exemple, l'apport ultérieur du judaïsme d'Europe centrale et orientale.

L'ouvrage comprend une riche bibliographie et publie, en annexes, diverses sources datant du Moyen Âge au XX^e siècle (épithaphe, listes de Juifs domiciliés à Bruxelles, actes de naissance, de mariage ou de décès.